

ges ; mais il ne veut pas qu'elle lui soient refusées. Il veut qu'on croie qu'elles lui sont dues, mais qu'il y est indifférent ; et lorsque tout le monde est à ses pieds, il est moins touché de ce spectacle que de l'idée flatteuse qu'il n'en est pas ému. Il pense alors être au-dessus de la grandeur même et la mériter doublement, et parce qu'elle lui est due, et parce qu'il n'y est pas attaché. (DUGUET.)

IV.—LA RESPIRATION.

Tout être animé a besoin d'air pour subsister. Les animaux vivant dans l'eau respirent comme ceux dont l'existence se passe à la surface du globe ; seulement leurs organes respiratoires sont conformés de façon à pouvoir s'approprier l'air que renferment les eaux dont ils sont environnés.

Quoique l'air soit à peine visible, ce n'est pas un corps simple ; il se compose de deux gaz : l'oxygène et l'azote combinés dans la proportion de vingt et un centièmes d'oxygène et soixante-dix-neuf centièmes d'azote. Le premier est seul réellement utile à la régénération du sang. Quant au second, il sert de modérateur ; sans lui, nos organes seraient rapidement usés et notre vie considérablement abrégée.

L'air que nous rejetons par la respiration ne contient plus d'oxygène ; celui-ci est remplacé par l'acide carbonique, gaz qui produit l'asphyxie, quand, à l'intérieur d'une grotte, d'un puits ou d'une mine, il est accumulé en trop grande abondance. Toute vie animale s'éteindrait bientôt sur notre pauvre planète si l'oxygène qu'absorbent en si grande quantité les animaux, n'était pas reconstitué. C'est aux végétaux qu'a été dévolue cette fonction. Ils absorbent par leur feuillage l'acide carbonique nécessaire à leur accroissement et restituent à l'atmosphère l'oxygène que le règne animal lui reprendra aussitôt.

Cette circulation incessante et ininter-

rompue nous explique pourquoi l'air de la campagne est plus sain que celui de la ville.

Les poumons sont les organes essentiels de la respiration ; suspendus dans le thorax, ils communiquent avec la bouche par la trachée-artère, canal placé à la partie antérieure du cou. (Extrait de l'*Educateur*.)

J.-O. C.

DIFFICULTÉS ORTHOGRAPHIQUES

Le *souci* était employé dans la médecine des campagnes comme antispasmodique, antifebrile et antiscrofuleux.

(BESCHERELLE.)

Aux noces d'un tyran, tout le peuple en liesse
Noyait son *souci* dans les pots ;
Esope seul trouvait que les gens étaient sots
De témoigner tant d'allégresse.

(LA FONTAINE.)

Eh ! qui vous dit, monsieur, que l'on ait cette
Et que de vous enfin si fort on se *soucie* ? ^{[envie,}

(MOLIÈRE.)

La plante qui donne la *soude* couvrait
à peine un sable aride.

(CHATEAUBRIAND.)

On *soude* tous les jours le fer avec lui-même ou sur lui-même.

(BUFFON.)

Un *soufflet* ! sur mon front, ce seul mot prononcé
Fait monter tout le sang que l'Etat m'a laissé.

(C. DELAVIGNE.)

Il était environné d'apologistes de ses
passions, qui lui *soufflaient* encore le feu
de la volupté.

(MASSILLON.)

Les volcans laissent dégager par leurs
cratères beaucoup de *soufre*.

(ACADÉMIE.)

On *soufre* les vins pour empêcher qu'ils
ne s'acétifient.

La *faveur*, aussi bien que l'amour, ne
se partage pas et ne *souffre* aucun compé-
titeur.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Ce *soulier* me gêne, me blesse.

(ACADÉMIE.)